

Une grande blonde avec des chaussures noires

J'avais profité d'une brèche pour m'offrir une petite escapade, ni vu ni connu. Je suis coutumier du fait. Attablé à la terrasse d'un café, je me laissais bercer par le flot des piétons qui allaient et venaient en vagues irrégulières. Le spectacle de l'humanité m'a toujours fasciné. J'observe les gestes, les attitudes, les postures, les façons de marcher, tous ces petits riens qui nous différencient les uns des autres. C'est comme si je me trouvais face à un écran où s'agiteraient des marionnettes qui auraient peu de chose en commun, hormis deux bras articulés. La variété du monde est infinie.

Tout en buvant mon café, je ressentais une sensation d'irréalité. Le brouillard s'installait autour de moi lorsque j'ai vu passer une grande femme aux cheveux blonds portant une robe de soie vaporeuse et des escarpins de cuir noir. J'ai eu le temps de noter qu'elle marchait avec une grâce nonchalante avant qu'elle ne tourne à l'angle de la rue. Je ne sais pour quelle raison j'ai jeté sur la table la monnaie de mon café dans une sorte d'urgence. Il n'entre pas dans mes habitudes de prendre en filature des inconnues et surtout pas des grandes blondes avec des chaussures noires, mais sans doute avait-elle suffisamment piqué ma curiosité pour que je ne puisse plus renoncer à la suivre. J'ai traversé avec un vague sentiment de malaise. Pourquoi m'étais-je lancé à sa poursuite ? L'alliance que je voyais briller à mon doigt ne m'était d'aucun secours pour renouer avec le fil de mon existence.

Tout en traçant mon chemin parmi la foule des boulevards, je me suis demandé ce que je fabriquais sur cette terre, et la raison de ce voyage éclair que l'on appelle communément la vie. Tout est allé bien trop vite. Les principales étapes de mon parcours s'effacent à mesure que le temps s'écoule. Je ne peux me prévaloir d'aucun fait remarquable. Rien n'émerge du passé, mon existence est aussi lisse qu'un miroir. En suivant cette femme, peut être voulais-je échapper à ce brouillard qui m'éloigne de moi-même et du monde. Toujours est-il que sa gracieuse silhouette avait réussi à

le dissiper un peu. J'avais l'intuition d'avoir déjà vu cette femme quelque part, mais où ? Je lui trouvais une ressemblance avec les déesses de mes livres d'histoire.

Nous avons rejoint les quais que nous avons longés à bonne distance l'un de l'autre. Il n'était pas question de me faire repérer. Accoudés au parapet, les touristes regardaient passer les péniches dont le sillage découpait l'eau en deux vagues ourlées d'écume. De temps en temps, l'inconnue s'accordait une pause pour contempler les devantures des bouquinistes. Elle prenait un livre, le retournait, lisait le dos de la couverture puis le remettait à sa place, et je faisais de même devant des cartes postales désuètes et des calendriers de jadis, en attendant qu'elle reparte.

Nous avons remonté la Seine, tantôt d'un pas soutenu, tantôt flânant à l'ombre des arbres, jusqu'à ce qu'elle s'éloigne du quai et s'engage sur la chaussée. Je l'ai suivie sans hésiter, grisé par la perspective qui s'ouvrait devant moi. Je ne pouvais détacher mes pas des siens. J'étais de plus en plus intrigué : où me conduisait-elle ? Quelle était la raison de ce voyage dans la ville ? Nous étions seuls sur le trottoir lorsque des silhouettes ont débouché à l'autre bout de la rue. C'était un groupe de jeunes qui braillaient des paroles incompréhensibles. Quand ils sont arrivés à sa hauteur, l'un d'eux s'est retourné sur son passage et les autres se sont arrêtés pour la suivre des yeux. Le plus petit des types a fait un geste équivoque, les autres ont rigolé, échangé des grossièretés. J'ai cru qu'ils allaient l'agresser mais ils ont continué. En les croisant à mon tour, j'ai eu le temps de noter que les garçons portaient des tee-shirts tachés et des casquettes retournées et les filles des jeans tellement lacérés qu'on voyait la peau de leurs cuisses. Je ne comprends pas bien cet engouement pour des vêtements qui ont l'air d'avoir fait la guerre, mais j'ai entendu dire que c'était la mode. Je préfère les gens qui ne la suivent pas, comme cette inconnue dont la robe dansait en corolle autour de ses jambes fines. Sa démarche était si fascinante que j'aurais été capable de la suivre jusqu'au bout de la nuit.

Nous nous sommes enfoncés dans un dédale de rues qui ne me disaient rien lorsqu'elle s'est arrêtée devant une vitrine. Je n'étais alors qu'à quelques mètres d'elle. Désespéré, j'ai fait mine de surveiller l'étrange manège d'un homme et de son chien de l'autre côté du trottoir, pour chercher une contenance. L'homme tirait sur la laisse mais le chien refusait d'avancer. C'était une petite bête maigre et pelée avec de gros yeux noirs, qui gémissait et se débattait en résistant à la poigne de son maître. Pour rien au monde je n'aurais voulu être à sa place : le collier était si serré autour de son cou qu'il me donnait l'impression de l'étrangler. L'homme n'en tenait aucun compte : il s'acharnait sur la laisse tout en invectivant l'animal. J'allais traverser pour le prier de laisser ce pauvre chien tranquille lorsque j'ai réalisé que la mystérieuse passante avait poursuivi son chemin. J'ai renoncé à porter secours à l'animal pour reprendre la filature.

En passant devant la vitrine qui avait retenu son attention, j'ai constaté qu'il s'agissait de l'échoppe d'un bijoutier. Exposées sur des morceaux d'ardoise, les bagues étaient montées sur un anneau large et doré, où brillaient des pierres saillantes rehaussées de fils d'or. Cette femme avait-elle dans sa vie un homme capable de lui offrir des bijoux aussi insolites ? Tout en me hâtant dans son sillage, j'ai souhaité être cet homme-là. Elle marchait de plus en plus vite, comme font la plupart des gens lorsqu'ils s'apprêtent à rentrer chez eux. A l'instant où j'ai vu sa robe disparaître au coin de la rue, j'ai allongé les foulées. Je ne voulais pas qu'elle m'échappe.

Elle était sur le point de traverser lorsqu'elle a soudain tourné la tête, comme si quelque chose avait attiré son attention. J'ai baissé les yeux en me reprochant de n'avoir pas gardé suffisamment de distance entre nous, mais j'ai eu le temps de la voir de profil et je l'ai trouvée belle. Elle me rappelait quelqu'un, mais qui ? Ma mémoire était aux abonnés absents. Elle avait déjà rejoint le trottoir opposé au moment où je me suis engagé sur la chaussée et j'ai compris en la voyant ralentir qu'elle allait bientôt mettre un terme à la balade. Peu après, elle glissait sa main dans

la poche de sa robe pour y chercher quelque chose. Quelques pas plus loin, elle s'est arrêtée devant une imposante porte cochère et l'a poussée en s'aidant de l'épaule. J'ai retenu le battant, traversé la cour dans son sillage et franchi une deuxième porte donnant sur un escalier que j'ai commencé à gravir avec précaution. J'entendais ses talons qui frappaient les marches au-dessus de moi. J'aurais tant voulu la rattraper ! Au troisième palier, une plaque de cuivre indiquait *Geneviève Blanchard. Conseil immobilier*. La porte était restée entrebâillée, comme une invite. Je l'ai poussée, et là : stupeur ! A deux mètres, mon inconnue me dévisageait avec une expression de tristesse et d'inquiétude. Qui était-elle ? Elle s'est approchée, m'a pris par l'épaule :

- C'est moi, Henri. Geneviève. Ta femme ! Donne-moi la main. Je vais te reconduire au centre.

Ses yeux brillants trouaient le brouillard qui tombait en nappes autour de moi.